

A ma famille

Je souhaite que vous lisiez le livre « En ce temps-là » du Docteur Bommlaert, car j'ai été mêlé à ce récit.

Mais vous pouvez lire également :

- Dans le désert du Ténéré de Rogatien Gautier sur notre rôle au Sahara.*
- Agent « Number one » de Rogatien Gautier sur le réseau Mithridate*
- Dora Le tunnel de la mort de Christian Desseaux qui raconte en première partie notre long voyage de Compiègne à Buchenwald du 17 janvier 1944.*
- Onze ans dans les camps de Karl Schrabe, kapo que j'ai connu à Flossenbürg et qui a tenté de nous rendre la vie moins dure.*

Bien des personnages ont été des relations dès l'arrivée à Compiègne, camp de rassemblement. Si certains ne participèrent pas à mon convoi, nous nous sommes retrouvés à Flossenbürg, camp de concentration de mort lente renommé pour la dureté, la faim, le travail, les brimades, les coups, l'animosité des détenus, les maladies...

L'aide et la camaraderie entre français étaient indispensables pour survivre.

A ce sujet, je voudrais adresser mes remerciements à tous les docteurs français cités dans ces livres, qui devinrent au camp l'ultime recours dans les moments difficiles. Ils furent d'une grande humanité pour tous. Ils ont le droit à notre reconnaissance.

Pour raconter mon histoire, j'ai volontairement suivi le plan de ce récit. Ils se compléteront. De même, ce récit complètera ce que vous connaissez déjà par nos conversations, vos lectures et les pèlerinages.

Je souhaite une chose : Que des événements semblables ne se renouvellent pas et, pour cela, que vous gardiez en mémoire le souvenir de ceux qui subirent ces souffrances.

Aimé

1 - Le retour d'Afrique et la dure réalité d'une France occupée

Après un engagement de 5 années comme radio méhariste au Sahara de 1937 à 1942, je voulais revoir mes parents. J'avais en poche mon ordre de mission pour Lille.

Les retrouvailles furent chaleureuses et devant la pénurie en vivres de mes parents j'ai voulu aller voir un gros fermier, cousin de ma mère, aux environs de Dunkerque pour les ravitailler. La ville se trouvait en zone rouge et il fallait une autorisation spéciale. Comme je n'avais que peu de temps, je passais outre ... hélas !

Vu le nombre de patrouilles je fus arrêté par la feldgendarmérie. Je leur expliquai que, revenant d'Afrique j'allai voir un parent. Ils m'accompagnèrent pour vérifier. Ils connaissaient le cousin de ma mère et après de longues tractations les policiers me rendirent la liberté contre du beurre, des œufs et du jambon !

Mes ennuis n'étaient pas terminés. De retour pour Marseille, je fus de nouveau arrêté à la ligne de démarcation. Là aussi, il fallait une autorisation que je n'avais pas eu le temps de solliciter. On me fit descendre du train et on m'enferma dans une salle d'attente jusqu'à la fin des vérifications des voyageurs du train.

La salle avait été partagée en deux par une cloison en bois laissant un espace libre près du plafond. J'eus tôt fait de grimper par-dessus, de passer dans la salle d'à côté qui n'était pas fermée et de monter dans le 1^{er} train qui se trouvait à quai. C'est ainsi que je me suis retrouvé à Paris où j'ai pu faire le nécessaire pour retourner à Marseille sans encombre.

2 - La résistance

Je retrouve à mon retour en France mon camarade Roddy de la même compagnie des télégraphistes coloniaux. Il avait également fait un séjour au Sahara radio et commandait en même temps un fortin à la frontière nigéro-lybienne.

Il m'informa qu'il s'était engagé dans les forces combattantes françaises au sein d'u réseau de renseignements comme radio. Connaissant mes

sentiments, il me proposa de le rejoindre. En ce temps- là les spécialistes radios étaient rares et la résistance en avait besoin. C'est ainsi que je quittai l'armée de Vichy pour celle du Général De Gaulle, ce que nous ne pouvions faire lorsque nous étions en Afrique.

Ce réseau créé par le Colonel Bressac avec l'appui des anglais avait des cellules dans toute la France. On me désigna pour celle de Clermont Ferrand. Le secteur est important et dangereux. Une importante garnison allemande est installée dans l'ancienne caserne du 92eme RI. Dans cette caserne on enferme les résistants, les otages, on torture, on fusille. La région se prête aux embuscades. Les partisans sont actifs, les réseaux également. Des maquis se sont créés. Il y a, hélas, beaucoup de pertes et d'arrestations parmi les résistants.

Pour compléter ce tableau, la ville de Clermont Ferrand avait accueilli l'université de Strasbourg. Les allemands demandèrent à Vichy que celle-ci retourne à Strasbourg. Devant un refus, ils n'auront de cesse de mener une guerre sourde envers les professeurs et les étudiants qu'ils suspectaient d'être des espions. L'Auvergne a été pour les allemands un souci permanent et un point de fixation des troupes. Le seul fait de vouloir liquider le maquis du Mont Mouchet mobilisa plus de 3 bataillons de mercenaires sanguinaires.

Mithridate est le nom du réseau. La cellule de Clermont Ferrand est sous la responsabilité de « Jean-Louis ». C'est un alsacien, ce qui est important pour la compréhension de la langue allemande.

Mes liaisons radio avec Londres étaient importantes donc repérables. Les autorités allemandes possédaient une voiture Gonio servant à rechercher et repérer les émissions clandestines. De ce fait, il me fallait changer très souvent de lieu d'émission et même de ville, ce qui posait de nombreux problèmes de transport. Les 1^{er} postes étaient assez volumineux. La valise en cuir le renfermant pesait 12 Kg et de fait n'était pas discrète. Les gares étaient surveillées et j'étais obligé de trouver des combines pour entrer et sortir à chaque voyage.

Il était également nécessaire que je trouve un point de chute pour transmettre les informations en sachant que les amis qui m'hébergeaient couraient le même danger que moi. Il m'arrivait souvent que, faute d'accueil possible, je doive transmettre depuis un quelconque hôtel. Le fait d'être constamment sur ses gardes et de ne pas savoir ce que le lendemain vous réserve est très stressant.

Plus d'un an s'était écoulé. Missions diverses, organisation des parachutages d'armes, de matériel, d'hommes, atterrissage et redécollage dans la foulée d'avion léger faisant les liaisons avec l'Angleterre. L'année 1943 fut très mouvementée. Les allemands à la recherche du lieu et de la date du débarquement alliés, étaient de plus en plus actifs et de plus en plus dangereux envers les résistants. Non seulement nous étions traqués par les diverses polices mais aussi par la milice, gestapo française, plus dangereuse car plus insidieuse et rusée.

La cellule de Rennes du réseau Mithridate avait été prise dans sa totalité. Seul le radio s'était échappé. Jean-Louis le recueillit mais devant ses explications il a été décidé de le mettre en quarantaine. Avant de statuer sur son sort, une enquête était nécessaire. C'est cette attente qui fut la cause de la mort de la cellule de Clermont Ferrand. En effet, plus tard, nous avons su que cet agent avait été retourné par les allemands et avait été à l'origine du démantèlement de la cellule de Rennes puis de la nôtre. Le peu de temps qu'il resta à nous côtoyer fut suffisant pour renseigner la gestapo.

Début octobre 1943, devant la pression des différentes polices envers notre cellule, le patron nous ordonne de rejoindre celle de Lyon mais au préalable il nous fallait réceptionner un parachutage. Dans cette attente, Jean Louis profite d'une soirée pour fêter l'anniversaire de sa fiancée malgré nos vives réserves. Mais ... nous avions raison. Arrêté pour un simple contrôle d'identité, il voulut s'échapper et une rafale de mitraillette le blessa grièvement.

La situation devint préoccupante. Il était temps de changer d'air. Si les dispositions pour rejoindre Lyon étaient prises, il nous fallait attendre le parachutage. Il s'annonça enfin mais fut retardé par le mauvais temps. Le 3eme jour fut le bon. Hélas, la gestapo mise au courant de la tentative de fuite de Jean-Louis et renseignée par l'agent de Rennes de nos allées et venues arrêta presque tout le réseau. Nous eûmes quelques blessés dont un grave ainsi que la confirmation du décès de Jean-Louis. Les rescapés purent rejoindre Lyon et se faire oublier.

En ce qui me concerne je fus arrêté dans la rue en me rendant à la réunion de préparation du parachutage. L'un des sbires, heureux de sa prise me dit en bon français : » Aimé t'es fait », preuve qu'ils avaient été bien renseignés par l'agent de Rennes. Je fus conduit au siège de la gestapo ou l'on m'interrogea pour connaître les coordonnées du

parachutage. Je ne pouvais les satisfaire car la situation géographique du terrain été codée et seuls deux ou trois agents étaient au courant. Dans cette opération, mon rôle était d'organiser le balisage et de prendre contact par signaux morse avec l'avion. Préalablement après avoir entendu à la BBC la phrase convenue du départ de l'avion, je devais envoyer l'accusé de réception. Sous les bastonnades répétées j'avais beau leur expliquer que je ne connaissais pas le lieu, ils continuaient de frapper. Je décidai alors de parler pour pouvoir souffler. Ils me montrèrent une carte, ou, après un moment de recherches, je leur ai indiqué un endroit quelconque pouvant accepter le parachutage. Content, ils me laissèrent pour prendre leurs dispositions. Grinçant de douleur, je fus réveillé au petit matin. Une dizaine d'individus m'attendaient bâtons en main et me firent comprendre à leur façon qu'ils n'étaient pas contents d'avoir été dupé.

Ils me laissèrent sur le carreau « endormi » pour un moment. Malgré les tortures, ce fut pour moi une consolation de les avoir bernés.

Plus tard, une autre équipe me questionna sur mon rôle de radio. Ils perquisitionnèrent ma chambre ou ils ne trouvèrent rien. Mes documents et mon poste se trouvaient à longues prés de Clermont-Ferrand. Ils récupérèrent pourtant dans une cache des armes et 2 postes radio non attribués, reçus d'un précédent parachutage.

Je profite de cet incident pour remercier la famille Echassoux qui me reçut comme un membre de leur foyer et m'offrit l'hospitalité et leur affection pendant toute cette période malgré les graves dangers encourus. Ils cachèrent mes documents et mon poste émetteur principal jusqu'à mon retour fin 1945.

Après quelques jours tumultueux dans les caves de la gestapo, on me conduisit à la prison du 92eme RI.

Début janvier 1944, nous sommes une quarantaine, les menottes aux mains, transportés en train au camp de rassemblement de Compiègne. Nos gardiens font leur possible pour nous soustraire à la vue des voyageurs.

Après tous les événements de cette fin d'année 1943, la vie au camp de Compiègne me semble un havre de paix. En respectant quelques règles, nous avons la liberté de nous promener, de faire connaissance entre baraques, de recevoir courriers et colis. On reparle résistance, on compte en vue d'évasion possible. Cela est arrivé avec succès en 1942

par un tunnel ; alors il est permis d'y croire. Dans le camp il n'y a pas de brutalités. Dans cette paix relative, je reprends des forces mais la question demeure : « Qu'allons-nous devenir ? »

La réponse nous sera donnée lors de notre départ du camp le 17 janvier 1944, mais seulement dans la forme car le lieu de destination reste pour nous inconnu. Nous sommes appelés nominativement, dépossédé de nos affaires, fouillés sérieusement puis conduits en gare de Compiègne sous bonne garde. Ce sera notre dernier contact avec la civilisation. Des lettres, des bouts de papiers jalonnent notre route pour des adieux de dernière minute, charge aux habitants de les faire parvenir aux destinataires.

Avant de clore ce chapitre je veux vous rapporter cette anecdote.

Dans les caves de la gestapo nous étions enfermés individuellement dans des petites cellules. Dans la pénombre un silence lugubre régnait sauf aux moments où l'on venait nous chercher pour les interrogatoires très musclés... Chaque fois que l'on entendait la porte s'ouvrir, notre inquiétude augmentait. Que devenaient ceux qui ne revenaient plus : mort sous les coups, fusillés ?? Je ne voulais pas disparaître sans laisser de traces. Avec un morceau de charbon j'écrivis sur le mur mon nom et la date d'arrestation comme le font tous les prisonniers en général.

Après la guerre, le siège de la gestapo fut rasé, mais pour les archives de la résistance, des photos furent prises pour compléter les dossiers. Quelques années s'écoulent et lors d'une assemblée générale de notre association des déportés du camp de Flossenbürg à Saint Flour, nous visitons le musée du Mont Mouchet qui fut un grand maquis.

Dans un cadre se trouvaient des photos. C'étaient celles de la cave de la gestapo et l'on voyait sur l'une d'elle l'inscription que j'avais faite sur le mur !

3 - le grand départ, l'horreur et la soif

Nous sommes le 17 janvier 1944. Nos ennuis commenceront dès notre arrivée en gare de Compiègne. On nous enferme brutalement, une bonne centaine par wagons destinés initialement aux bestiaux. C'est le début de ce qu'on appellera « convoi » ou « transport » de triste renommée. Ce sera pour nous le départ pour la vie concentrationnaire que nous ne connaissons pas encore. Ou allons-nous ? Pour quoi faire ? Nous le saurons à Buchenwald.

Pendant que l'on se pose toutes ces questions sans réponses, le train quitte Compiègne vers une destination inconnue de nous, et nous emmène vers un monde de souffrance. Les tourments de ces journées dans le convoi furent hallucinants. Je me vois encore à plat ventre, piétiné par les autres, aspiré de l'air par les interstices du plancher ou par la porte du wagon. Nous léchions le peu de givre qui se formait sur les montants en acier. Nous sommes en hiver mais serrés les uns contre les autres nous ne le ressentons pas vraiment. Au contraire, le manque d'air et la chaleur de nos corps accompagnent notre angoisse de ne pouvoir respirer normalement. Cela nous oblige à chercher l'air dispensé par la seule petite lucarne, laquelle est âprement défendue par ceux qui s'y agglutinent. Des bagarres éclatent, les claustrophobes sont pris de folie. Il faut les calmer parfois brutalement. Une autre cause de disputes provient du coin où se trouve la tinette. Un simple sceau qui commence à déborder. Personne ne veut y rester !

Dès le départ il y eut des tentatives d'évasion. Quelques parois ou planchers furent percés. Les gardiens étaient habitués de cet état de choses. Ils faisaient arrêter le train et tiraient des rafales de mitraillettes par les trous faisant des blessés et des morts. D'autres tentatives furent stoppées par les prisonniers eux-mêmes de peur de représailles.

Le train roule, s'arrête, repart, manœuvre. Dans la nuit nous décelons à l'oreille le passage sur un pont. Nous sommes entrés en Allemagne. Ce n'est qu'au grand jour, par un beau soleil, qu'enfin le train s'arrête. Notre guetteur annonce que nous sommes en gare de TRIER (TRÈVES en français) et qu'il y a sur les quais des tables avec des victuailles et des dames prêtes à nous servir. La porte s'ouvre, un des nôtres tombe sur la

voie, poussé par ses camarades avides de sortir. On entend à ce moment des ordres, hurlés, et nos gardiens font remonter à coups de crosse celui qui était à terre. Cette halte n'était pas pour nous ! Nous sommes déjà des êtres à part. Le train repart avec ces frustrations supplémentaires ... et notre soif qui ne cesse de nous tarauder.

Le train roule toujours. La fatigue augmente. Les plaintes des plus faibles se mêlent aux multiples disputes. La faim, la soif, les odeurs fécales influent sur le moral. Le train semble rouler lentement uniquement pour faire durer ces souffrances.

En pleine nuit le train s'immobilise. Endormis, nous attendons dans le silence son départ. On voyait un quai éclairé, des arbres... Nous sommes le 19 janvier 1944. Ce fut bref mais le tonnerre qui éclata nous fit comprendre que nos souffrances n'étaient pas terminées. Les verrous claquent, les portes s'ouvrent avec fracas. Des forcenés montent dans les wagons, hurlant et frappant à tour de bras pour nous faire descendre. A terre, d'autres nous attendent avec des chiens féroces qui aboient et nous mordent. Malheur à celui qui traîne. On nous fait mettre en colonne. Un calme relatif s'installe. Vivants, blessés, avec nos morts, nous partons vers un camp dont la porte d'entrée porte la mention « Arbeit macht frei », le travail rend libre !! Que faut-il comprendre ?

Arrivés dans une baraque, on nous enlève le peu qui nous reste et on nous plonge dans une baignoire remplie d'un liquide désinfectant. On nous rase tout ce qui ressemble à un poil. On nous jette des frusques et des claquettes en bois. Enfin, c'est l'interrogatoire d'identité et professionnel. En contrepartie, on vous donne un numéro qui devient notre nouvelle identité. Le mien sera le 40 887. Nous devenons des objets dont on se servira, que l'on exploitera et jettera au feu lorsque nous deviendrons inutiles. C'est le cheminement obligatoire, inéluctable. Vous partez par la cheminée... vous êtes libre...

C'est ainsi que j'ai fait connaissance du camp de Buchenwald.

Les premiers jours, enfermés dans le petit camp (camp de quarantaine), à part certaines corvées, nous ne travaillons pas, ce qui nous permet de nous faire oublier, de tenter d'oublier les journées précédentes et de reprendre des forces. La baraque est bondée. Elle se vide parfois lorsque des convois sont organisés vers d'autres lieux. C'est ainsi qu'au bout de quelques semaines, un convoi se forme et j'en fait partie. Nous partons le 23 février 1944 pour Flossenbürg camp de mauvaise réputation.

Par un temps glacial (nous sommes en plein hiver), nous arrivons à Flossenbürg, petit village à flanc de montagne, dominé par un vieux château en ruine. Au creux de la forêt de sapins sur un plat artificiel et rocheux, a été bâti le camp. Une double enceinte de barbelés l'entoure.

Arrivés dans le camp, nous subissons à nouveau les formalités sous l'emprise de la brutalité. Le plus difficile fut le nouveau changement « d'identité » donc de numéro dont il fallait reconnaître et retenir la version allemande. J'étais le 6642. Après cela, nous sommes désignés pour divers kommandos de travail. Nous voici au cœur d'un univers que nous apprendrons vite à connaître : l'univers concentrationnaire.

Je suis désigné pour travailler à la carrière. Le plus mauvais choix qui soit ! Toujours à la merci des intempéries, hiver comme été. La carrière peut à elle seule remplir l'infirmerie avec ses malades et ses blessés. Le froid glacial et la neige qui s'évinçaient à 800 mètres d'altitude duraient longtemps. Les pieds et les mains étaient la cause de gelures et de blessures. Le corps transpercé lors des journées de pluie ne pouvait pas toujours résister aux maladies : bronchites, pleurésie, tuberculose...

Il y avait aussi l'influence néfaste de nos gardiens au triangle vert. C'est-à-dire catégorie des droits communs allemands que les nazis avaient sortis de prison pour d'abord construire le camp. Ils ont eu la vie dure et se sont vu confié la garde des déportés. A leur tour ils nous rendent la vie dure sans aucun scrupule. Les SS se reposent sur eux pour la discipline et le rendement au travail. Ils ferment les yeux sur les moyens employés et ceux qu'on appelle les kapos ne ménagent pas les brutalités qui parfois vont jusqu'à la mort.

Dans le travail, il y avait une guerre sourde entre chefs pour placer leurs « fans » aux places privilégiées. Par exemple la boulangerie, la blanchisserie, les cuisines ou dans les baraques-usines de l'entreprise Messerschmitt pour laquelle on construisait des carlingues ou des ailes d'avions 109. Ceux là avaient plus de chance de survivre qu'au sein de la carrière.

Un matin, en allant à la carrière, la colonne stoppe. Un Kapo désigne une dizaine de prisonniers pour former le « transport kommando » de l'usine. J'en fais partie. Après 7 mois de carrière, ce fut pour moi très bénéfique car nous étions parfois à l'abri et le travail très supportable par rapport au supplice de la carrière. Le Kapo tchèque était

compréhensif. Ainsi le Hazard de ce changement me permit de remonter la pente, ma santé étant au plus bas.

Nous sommes en février 1945. Toujours vêtu d'une simple veste j'essaye de supporter ce 2eme hiver. Un jour en allant au travail je ressens une vive douleur à la jambe gauche sur laquelle j'avais reçu des coups. Celle-ci s'amplifiera et je suis obligé de me faire aider pour la marche de retour au camp. Là, mauvaise nouvelle ! Le kapo nous expédie à la douche pour la désinfection. Nous y sommes encore après le couvre-feu ce qui nous oblige à passer la nuit nus et grelottants jusqu'à l'appel du matin. Enfin, on me porte à l'infirmerie. Le diagnostic du docteur est sans appel. C'est un flegmon important et l'infection nécessite une opération immédiate.

Nu, on me porte sur la table d'opération, une grande dalle où sont déjà allongé cinq prisonniers. Un infirmier les a endormis. Celui-ci s'apprête à faire de même pour moi lorsque le docteur l'appelle. Tous deux commencent les opérations. Je regarde en spectateur mais l'inquiétude me prend car ce sera bientôt mon tour. L'infirmier va-t-il m'endormir ? Il n'aura pas le temps. Le docteur me prend la jambe. Il me fait un mal atroce. Je hurle ! Un peu surpris, il crie quelque chose à l'infirmier puis je sens le bistouri qui s'enfonce. Je sens le craquement de la chair et ... je m'évanouie.

Je me réveille peu à peu. Je me trouve dans un lit et quelqu'un me parle doucement à l'oreille. Je me crois au paradis. Les idées s'éclaircissent. Je suis effectivement dans un petit lit avec un voisin qui a également une jambe en mauvais état. Nous nous présentons et un miracle ce produit dans ce monde de fou. Il est comme moi originaire de Lille ! Nous ne nous quitterons plus.

Les jours se passent tranquillement à l'infirmerie. Au moins, nous sommes à l'abri de l'hiver rigoureux mais déjà inquiets pour notre sortie. Aurons nous assez de forces ? S'il y a retour à la carrière ce sera notre mort... Un jour, l'un des deux infirmiers en voyant ma plaie me dit « peut-être le docteur devra la couper ». Le moral tombe à zéro. La réputation du docteur est très mauvaise et la plupart des opérations importantes se terminaient par un décès. La gangrène sévissait, les asticots s'en donnaient à cœur joie.

Deux jours plus tard, les infirmiers viennent me chercher. Le rite est toujours le même et de nouveau je me réveille dans mon lit. Avec une

énorme appréhension je tâte ma jambe ! Elle est toujours là. Par contre, je sens un gros pansement à l'aîne côté gauche. Je n'ai jamais su le pourquoi de cette intervention, sauf que le docteur était renommé pour sa manie de faire des expériences.

Bandés comme des momies avec des rouleaux de papier autour de nos jambes en guise de pansements, nous voici dehors après un mois d'infirmerie. Nous sommes en mars et le temps s'est radouci. Il faut se présenter devant le kapo qui doit confirmer notre aptitude au travail. C'est Pierre, mon camarade Lillois qui nous sauvera. Il avait laissé au docteur Michelin, un des docteurs français, un paquet contenant cigarettes et autres trésors, restes d'un colis de la Croix Rouge. Avec ce précieux cadeau, il alla vers le Kapo qui, après une âpre discussion, nous désigna tous les deux pour la fabrique de cordes en tissus. Nous serons dans une baraque de convalescents, bien à l'abri et surtout sauvés d'une mort certaine compte tenu de notre état de santé.

4 - 1945 et les soubresauts du camp avant la libération

Le camp a changé de physionomie. Devant l'avance des alliés, la belle mécanique nazie se dérègle. L'afflux des convois surcharge de plus en plus le camp qui est bondé. L'usine Messerschmitt travaille au ralenti puis fermera faute d'approvisionnement. Des convois repartent emmenant des prisonniers déjà exténués de leur marche précédente (Beaucoup de déplacements entre le camp et les kommandos se faisaient à pied). La rumeur selon laquelle Hitler aurait donné l'ordre de faire disparaître toute trace des camps de concentration pose un dilemme aussi bien pour les commandants des camps que pour les prisonniers :

- *Comment exterminer tous ces hommes et femmes en si peu de temps ?*
- *Comment les SS vont-ils nous faire mourir ?*

Un jour on fait rassembler les prisonniers de quelques baraques dont la mienne sur la place d'appel. On nous donne un nouveau numéro. Le mien sera le 1216. Troisième changement d'identité ! Il n'y a pas de secrétariat pour inscrire la corrélation entre l'ancien et le nouveau numéro. C'est un mauvais signe. Cela nous fait penser à un convoi qui disparaîtra sans doute ! Je profite de l'inattention des kapos pour me faufiler à l'infirmerie où le docteur MICHELIN me cachera le temps pour le convoi de disparaître. Pour finir il sera dissout et les prisonniers reviendront au camp. Cela montre à quel point le commandant du camp est dépassé par les événements.

On entend des fusillades dans la prison du camp. Eh oui, il y avait une prison dans la prison ! On y liquide des prisonniers spéciaux et des otages et cela fréquemment.

Un jour un avion allié passe au-dessus du camp. L'espoir d'une délivrance agite tous les prisonniers. On met des drapeaux blancs sur les baraques. Les SS s'en vont en laissant le camp sous surveillance. C'est la joie, une immense joie ! Mais cette joie ne durera pas car le soir on voit revenir les SS. L'inquiétude revient. Les kapos qui essayent de se faire oublier reprennent avec plus de vigueur leur fonction goumés à la main.

Le 20 avril 1945 quatre colonnes de 4000 hommes environ partiront vers l'inconnu vidant le camp. Il ne restera plus que les invalides et les malades incapables de marcher avec un devenir incertain.

Pour beaucoup de ces hommes ce sera le dernier voyage. Affaiblis par la faim, épuisés par le travail et la brutalité des gardiens, ils ne pourront survivre à cette marche forcée.

Pierre et moi faisons partie de la 3eme colonne. On nous donne une couverture et pour tout ravitaillement une poignée de grains et une cuillère de mélasse. Nous partons sous une pluie battante obligeant les plus faibles à jeter leur couverture dès les premiers kilomètres car trop lourde à porter. Nos gardiens prennent des routes secondaires. Nous traversons des villages où l'accueil est mitigé. Parfois nous recevons des pierres de jeunes fanatisés, parfois on nous offre du pain, acte vite réprimé par les SS. La nuit nous dormons à même les prés imbibés d'eau car il pleut toujours. Le réveil est dur ...pour ceux qui sont encore vivants. Nous marchons toujours ou plutôt nous nous trainons en essayant de ne pas passer en fin de colonne. Les trainards aperçoivent les gardiens abattre les derniers de la colonne à coup de revolver.

Notre marche a duré 3 jours pour environ une centaine de kilomètres. Nous avons perdu six à sept mille prisonniers qui périrent à la limite de leurs forces. Nous n'étions pas le seul camp sur ces routes. Ces marches furent appelées « marche de la mort ». Le troisième jour nous fûmes réveillés à l'orée d'un bois près d'une route importante sans les hurlements habituels de nos gardiens. Nous entendons des cris, des détonations et voyons un char américain qui essayait d'avancer dans la multitude de prisonniers qui lui faisait fête.

C'était enfin la liberté !

Pierre et moi regardions ce spectacle bizarre. On voyait des prisonniers amaigris par la faim et les épreuves, titubant pour la plupart, en habit de clochards ou de bagnards comme nous l'étions tous, retrouver un semblant d'énergie à la vue du char américain. On les voyait s'agiter, gesticuler, ivres de joie, s'interpellant dans toutes les directions. Le char ressemblait à un gâteau submergé par une multitude de mouches !

Nous faisons partie avec Pierre d'une douzaine de français qui, après une longue errance entrons dans une belle maison d'un bourg et au grand étonnement des propriétaires, nous prenons place dans la cuisine. Nous étions chez nous.

Cette grande cuisine était agréable, le garde-manger nous rendit grand service et Pierre fut un bon cuisinier. Le temps passait à manger et à se reposer, à raconter des histoires ou à décider de nos futurs projets ... et ils étaient nombreux ! La nuit nous vit couchés sur les bancs, sur la table ou par terre, essayant tant bien que mal de digérer cette nourriture soudaine. Certains furent très malades, l'estomac n'étant plus habitué depuis de long mois à un tel régime.

Le lendemain les américains nous récupérèrent pour nous diriger vers un centre de tri et de soins. Pierre et moi nous avons profité de soins dans une petite infirmerie. Je serai le premier à prendre la direction de la France en le laissant se reposer sachant que nous nous retrouverions à Lille.

5- Le retour sur la France :

Le retour des déportés ne déplaça pas les foules comme celui des prisonniers. Nous étions heureux certes, mais avec une certaine amertume.

Notre arrivée en gare intrigua certains voyageurs qui, vue notre état nous posèrent des questions. Devant nos réponses ils restèrent incrédules. Le comité d'accueil nous conduisit à l'hôtel Lutetia ou nous eûmes droit, comme au camp, au saupoudrage désinfectant. Nous avions eu cette obligation à l'entrée du système concentrationnaire, nous l'avons à la sortie ! mais cette fois avec douceur. Après la visite médicale et l'entretien sur notre passé on nous délivre une carte de déporté qui nous servira provisoirement de pièce d'identité. A partir de cet instant, je me sens déjà mieux. Fini d'être considéré comme une pièce numérotée que l'on pouvait jeter quand bon vous semblait. Je commence à soulever cette chape qui m'oppressait depuis tant de mois. J'étais enfin libre ... libre ... libre !

Non, pas encore. Je crois que je ne le serai jamais. On nous a rendu notre humanité et notre dignité, mais il nous est impossible d'oublier ces longs mois de bagne. Nous ne pourrons plus voir les choses de la vie comme avant. Nous resterons marqués par tout ce que nous avons vu, tout ce que nous avons subi ... jusqu'à notre mort.

Puis ce fut le retour à la maison.

Ordre de mission en poche, avec plusieurs déportés du nord, nous devons reprendre le train fin d'après-midi. Ayant le temps, je vais rendre visite à de très bons amis lesquels ont du mal à me reconnaître. Je devais peser 45 kilos ! Ils décident de me garder pour ne pas que mes parents me trouvent dans cet état. Après un repas, un bain, des soins, des vêtements et une bonne nuit, me voilà prêt le lendemain pour un retour plus présentable.

En arrivant à Lille, il n'y a pas d'accueil en gare. Alors esseulé, je rentre à la maison ... à pied comme s'il fallait ne pas perdre les habitudes. La réception est celle que vous devinez. La veille ils étaient venus en gare prévenus par la croix rouge de mon arrivée. Cela, je ne le savais pas ! Mais tout s'arrange et peu à peu on refait connaissance. J'avais quitté la maison en 1935. J'étais venu les voir quelques jours à mon retour

d'Afrique en 1942. Nous étions en mai 1945 et j'avais bien changé physiquement et mentalement, encore marqué par la proximité des évènements.

Ce n'est pas toujours facile de faire comprendre ce que nous venions de vivre, de leur expliquer notre engagement et notre calvaire qui s'en suivi. Eux aussi ont eu faim. Ils devaient faire la queue pour se ravitailler, ou aller à la campagne pour acheter au marché noir. Nos échanges sont souvent emprunt de quiproquos. De guerre las, je ne disais plus rien, que tout allait bien. Ils connaissaient la vie des prisonniers de guerre. Pour eux, la vie des camps de concentration devait être semblable.

Après quelques semaines de repos, je me sentais trop gros. J'avais pris 40kg ! Ce qui prouve que la santé n'était pas stabilisée.

L'armée avait été prévenu de mon retour. Je commençais à m'inquiéter de son silence lorsqu'elle me rappelle sur Paris et me réintègre dans les transmissions. Après quelques semaines d'instruction, on me désigne comme chef de poste radio ... à Baden-Baden en Allemagne (ironie du sort où incompréhension de ce que nous avions vécu !), ville occupée par les vainqueurs de cette 2eme guerre mondiale.

J'ai également des propositions de l'Armée Coloniale pour un poste en Afrique.

Je n'irai nulle part.

Je commence à sentir une douleur à la hanche et je vais voir un médecin. Il me dit que je n'avais rien et qu'avec un peu de pommade cela devrait disparaître. Le traitement n'est aucun effet et la douleur augmentait.

Invité à dîner chez ma sœur à Paris voilà que ma hanche se bloque. Je n'arrive plus à marcher. Mon beau-frère et le chauffeur de taxi me conduisent à l'hôpital militaire du Val d'Grace. C'est avec peine, de violentes douleurs et des cris qu'ils m'aident à monter les escaliers au grand dam d'une infirmière qui ira se plaindre à la Direction de ne pas avoir proposé à ce malade un brancard.

Mon séjour durera un an et me laissera des séquelles. Ainsi la vie du camp et tout ce que j'avais supporter me faisaient comprendre que je n'étais pas encore ... libre !

Il y aura quand même une belle et longue envolée vers le bonheur car, durant ce long séjour à l'Hospital, je fis connaissance d'une gentille infirmière (celle qui s'était plainte à la direction de l'Hospital).

Nous avons pu créer ensemble un foyer heureux et avoir 4 enfants.

J'ai eu de la chance de me sortir de tous ces événements ... oui vraiment, j'ai eu de la chance !

Antony - Mars 2007

Clément MEIS dit Aimé

N° 6642 à Flossenbürg